

Kim Fupz Aakeson

ALORS
JE ME SUIS MISE
À MARCHER

Traduit du danois
par Aude Pasquier

LA JOIE DE LIRE
ENCOURAGEMENT

ENTRE FILLES

On ne pouvait pas dire qu'il buvait, il n'avait jamais vraiment bu, mais je m'attendais quand même à ce qu'il rentre ivre à la maison, ou en tout cas avec un coup dans le nez. Joyeux, quoi. En chantonnant, en sifflotant, bref, comme ça le prenait de temps en temps. Quand la porte s'est ouverte, je ne dormais pas, il était minuit et demi. J'ai un radio-réveil, le vieux de maman.

J'ai guetté les bruits qui, normalement, allaient suivre : il allait balancer ses chaussures, faire cliqueter les cintres en accrochant son manteau, peut-être se racler la gorge, ensuite il irait dans la petite salle de bains se brosser les dents, passer aux toilettes, tirer la chasse d'eau, ce genre de trucs.

Or tout était calme.

J'ai eu beau attendre, rien n'est venu rompre le silence. Finalement, j'ai sauté du lit, ouvert la porte, et dressé l'oreille en direction de l'entrée. Il y avait de la lumière dans le salon ; si ça se trouvait, il était devant la télé sans le son, ça n'aurait pas été étonnant de sa part, histoire de décompresser.

J'ai ouvert la porte. La femme portait une robe noire, courte, des talons, les cheveux relevés. Elle était en train de regarder ce qu'on avait comme livres dans la bibliothèque.

— Salut, a-t-elle chuchoté. On a fait du bruit ?

— Il est où, mon père ?

Moi, je ne chuchotais pas.

— Parti à la station-service à vélo.

Je l'ai observée. Elle avait de grandes boucles d'oreilles.

— Tu dois être sa fille, non, ma belle ? a-t-elle demandé en penchant la tête sur le côté.

— Qu'est-ce qu'il est parti faire à la station-service ?

— Chercher de la bière.

Elle a froncé le nez. Elle était un peu plus jeune que mon père.

Je suis restée plantée dans l'encadrement de la porte. Elle a blotti les épaules dans son cou et ajouté :

— J'étais complètement frigorifiée.

— OK.

— Alors il m'a raccompagnée jusqu'ici et il est allé seul à la station-service, il avait envie qu'on boive une bière.

— OK.

— Tu es jolie, a-t-elle dit ensuite.

J'ai marmonné une vague réponse, à voix basse cette fois.

— C'est sincère. Normalement je ne dis jamais ce

genre de choses, les gens ont le droit d'avoir la tête qu'ils veulent, mais toi, tu es jolie.

— Merci.

Elle m'a fait signe d'entrer dans le salon et elle s'est assise sur le canapé.

— Viens.

Je ne sais vraiment pas pourquoi j'ai obéi, toujours est-il que je l'ai fait, elle tapotait le coussin sur le canapé à côté d'elle alors je me suis assise à l'endroit qu'elle m'indiquait. Elle avait mis des tonnes et des tonnes de parfum.

— Pourquoi on ne discuterait pas un peu ? On pourrait papoter entre filles.

J'ai dit OK encore une fois, mais je crois qu'on ne savait pas trop quoi dire ni l'une ni l'autre.

— Vous en avez, des livres, a-t-elle remarqué en désignant la bibliothèque d'un signe de tête.

— Ils étaient à ma mère.

— Ah.

— Ma mère lisait tout le temps, elle était complètement dingue de bouquins, elle lisait jour et nuit.

— Une vraie dévoreuse de livres, alors.

Elle a souri.

— Toi aussi tu dévores des livres ?

— Je lui ai fait la lecture à haute voix jusqu'à la fin, je lisais pour elle plusieurs heures par jour.

— Ton père m'a raconté.

Elle a posé la main sur ma cuisse et l'a pressée doucement avant d'ajouter :

— Une bien triste histoire.

J'ai enchaîné :

— Jusqu'au bout, elle a réclamé qu'on lui lise toutes sortes de livres, poésie, récits de voyage, polars, histoires d'amour, tous les genres lui plaisaient.

— Je ne me suis même pas présentée, a dit alors la fille en me serrant la main. Berit. Enchantée.

— Nina, j'ai répondu.

Elle avait plusieurs bagues, à trois doigts différents. Du vernis à ongles.

— Nina. C'est joli.

— Mon père aurait aimé m'appeler Rosa, mais ma mère n'a pas lâché jusqu'à ce qu'il cède, elle racontait tout le temps cette histoire, on en rigolait, Nina, Nina, Nina.

— C'est bizarre, les prénoms.

— Elle décidait de pas mal de choses, ma mère, le canapé par exemple, c'est son choix, tous les tapis aussi, mon père, ça l'intéresse pas les tapis, les rideaux non plus, il la laissait décider.

Elle a inspecté la pièce, moi je débitais phrase sur phrase, je n'arrêtais pas, comme si j'avais une fuite. J'ai

raconté nos ultimes vacances avant qu'on n'apprenne qu'elle était malade, on ne se lassait pas de se baigner, tout crissait sous nos pieds à cause du sable. On a cru que si elle était fatiguée, c'était parce qu'on nageait autant. J'ai aussi raconté la manière dont elle me mettait au lit quand j'étais petite.

— Mon père, il me souhaitait juste bonne nuit en m'embrassant, mais ma mère, elle, elle entrait dans ma chambre et elle s'allongeait sur ma couette comme si elle ne m'avait pas vue et elle restait là, affalée sur moi, et moi ça me plaisait qu'elle soit un peu lourde, ça me plaisait de sentir son poids, qu'elle m'écrase, alors elle disait, il n'y a vraiment personne ici ? et moi je répondais je suis là. Alors elle disait, oh, mon petit bout de chou, tu es là ?

J'ai commencé à rigoler, c'était complètement idiot raconté comme ça, mon petit bout de chou.

Alors, Berit s'est penchée vers moi et m'a embrassée sur la joue. J'en suis restée comme deux ronds de flan. Approchant sa bouche de mon oreille, elle a murmuré :

— Tu salueras ton père de ma part, tu veux bien ?

— Il sera là dans pas longtemps.

— Je compte sur toi, hein ?

Elle s'est levée, elle a chancelé une seconde, quitté le salon, fait une pause dans l'entrée ; peu après, la porte se refermait. Partie.

J'étais toujours sur le canapé quand mon père est rentré, il essayait de ne pas faire de bruit mais je l'ai entendu chantonner une petite mélodie dans sa barbe, badam, badam, babadam, babadam. Il a passé la tête dans le salon. J'aurais dû réagir, dire salut ou quoi mais je n'ai pas pu, il affichait un sourire un peu trop large. Jusqu'à ce qu'il se rende compte que j'étais seule.

— Qu'est-ce que tu fais debout ?

— Je me suis réveillée.

— Et Berit ?

— Elle est partie.

Il m'a semblé qu'il lui fallait un moment pour comprendre ce que je venais de dire.

— Il y a même pas une minute.

— Pourquoi ?

— Elle a juste dit que je devais te saluer de sa part.

Il est entré pour de bon dans le salon, un sac à la main, c'était sûrement les fameuses bières. Il avait mis son plus beau costume et une chemise blanche.

— Qu'est-ce que tu lui as dit ?

— Moi ?

— Oui, toi, Nina, qu'est-ce que tu lui as dit ?

— Rien du tout.

— Tu t'es assise dans le salon et tu n'as rien dit ?

— On a juste discuté, c'était son idée à elle qu'on parle un peu, elle a dit qu'on pouvait papoter entre filles.

— Merci beaucoup.

Mon père hochait la tête et hochait la tête, son sac encore à la main.

Sans dire un mot de plus, il est parti dans la cuisine déposer son sac, ce qui a fait tinter les bouteilles, ensuite il est passé vivement dans le couloir, il est entré dans sa chambre et il a fermé la porte. Sans se brosser les dents.

Je ne sais pas combien de temps je suis restée assise sur le canapé. Quand je suis allée me coucher, le parfum de la fille flottait encore dans l'air. Pas si mal, cette fragrance, finalement.

LA PALISSADE

Les rondins sont arrivés le jeudi et j'avais promis à mon père de l'aider, il était sûr qu'on pouvait expédier cette palissade vite fait, en un samedi. Il me donnerait de l'argent en échange. Les piquets, il les avait plantés le week-end précédent avec mon oncle, ils avaient creusé des trous et trempé les extrémités des piquets dans du goudron avant de les couler dans le ciment. C'était du bois traité, du bois autoclave.

— Ça va bien rendre, a dit mon père.

Je me suis contenté de répondre que oui. On est restés là à pousser vaguement les rondins du pied, ils les avaient déversés dans l'allée, un vrai monceau de bois, c'étaient de longs rondins de pin qui avaient encore leur écorce, mon père devait sûrement aimer l'aspect naturel.

— Ça va se fondre dans la nature.

Il a écaillé un bout d'écorce avant de renifler ses doigts et d'ajouter :

— Ils prendront une jolie patine avec le temps.

Ma mère n'était pas de la partie, ta palissade, disait-elle à mon père quand ils se prenaient le bec à cause de cette histoire, ta palissade.

— On sera contents de l'avoir, a dit mon père. Vu le nombre de crétins qui reluquent dans notre jardin.

Les crétins, c'étaient les gens qui promenaient leur chien en bordure des champs. Notre maison appartenait à la dernière rangée du lotissement, et depuis le chemin de terre, on avait pleine vue sur notre jardin. Bon nombre des baraques alentour avaient déjà fait monter une palissade, la plupart, des travées achetées toutes faites chez Bauhaus, un coup de peinture ou de teinture dessus et voilà.

— Nous, on aura une clôture digne de ce nom, avait décrété mon père. Une palissade de rondins, il y a que ça de vrai.

— Mouais, avait dit ma mère.

Pas d'autres commentaires. Elle était sortie, un pull sur les épaules, inspecter le tas de bois. Elle avait froid, elle serrait ses deux bras autour d'elle. Ils n'ont même pas échangé un regard.

— Ça va bien rendre.

Il a soulevé un rondin, l'a soupesé avant de le brandir comme une lance, puis il me l'a tendu. Comme je n'avais pas la moindre idée de quoi faire avec, je l'ai remis avec les autres.

Ma mère est rentrée à l'intérieur sans décocher un mot.

— Ah, ah, a rigolé mon père.

Je ne vois pas ce qu'il y avait de drôle.

On s'y est mis tôt samedi matin en commençant par petit déjeuner ensemble, mon père avait mis sa tenue de bricolage habituelle, un vieux tee-shirt, son pantalon marron, et son manteau ouaté à fermeture Éclair dont ma mère se fiche. Moi, j'étais habillé comme tous les jours. Mon père était d'humeur radieuse, mais il faisait attention à ne pas parler trop fort, ma mère dormait encore.

— C'est bien que tu sois avec moi sur ce coup-là, toi, a-t-il dit en enfilant des gants de protection.

— Ouais, ouais.

J'ai souri. À vrai dire, c'était plutôt la perspective de gagner de l'argent qui me tentait.

On s'est approchés du tas et on a commencé à traîner les rondins jusqu'à la limite du terrain, là où se dressaient les piquets, il avait acheté des kilos de pointes galvanisées et un nouveau marteau pour qu'on en ait un chacun, il a pris le neuf pour lui, moi j'ai eu droit au vieux. Il fallait mettre les rondins en quinconce ou comment on dit, enfin, en fixer un bout côté intérieur du piquet, et l'autre, côté extérieur du piquet voisin, il m'a expliqué ça hyper précisément en tenant un rondin entre deux poteaux pour me faire une démonstration en même temps.

— C'est bon, j'ai compris.

— Ça va bien rendre, a-t-il répété.

Je n'avais pas le courage de lui répondre.

Il a dit :

— On va se poster chacun d'un côté, toi tu te mets dehors et tu maintiens le rondin pendant que je cloue ma pointe à l'intérieur, comme ça il tiendra tout seul, et après tu cloues ton bout à toi pendant que je prépare le rondin suivant.

Ça semblait bien pensé.

— J'ai vachement réfléchi au truc, a-t-il dit.

Il avait déjà la goutte au nez, ça coulait dans sa moustache. J'ai essayé de ne pas le regarder. Heureusement, il s'est essuyé.

On a attaqué le travail. Les rondins étaient plus épais d'un côté, il fallait les alterner en fonction du précédent et j'avais des problèmes avec le côté épais, je déformais les pointes avant qu'elles soient enfoncées à fond, alors il a fallu que je les retire et que je reprenne depuis le début.

— Faut que tu y mettes du tien, a dit mon père.

— J'y mets du mien, j'ai dit.

Peu de temps après, je me suis donné un coup de marteau sur les doigts, je me suis pas raté, j'en ai eu les larmes aux yeux, j'ai été obligé de m'éloigner de quelques mètres, mon père m'a demandé si ça allait et je lui ai répondu que

oui. On a continué et soudain, c'était comme si on était passés à la vitesse supérieure, on clouait pointe sur pointe, on a monté plusieurs rondins à la suite, bang, bang, bang.

— Première travée, a-t-il dit en reculant sur la pelouse et en plissant les yeux, certainement pour s'imaginer le reste.

On s'est démenés, je me suis encore écrasé les doigts avec le marteau mais cette fois ce n'était pas si horrible, peu importait du moment qu'on avançait à ce rythme, ça sentait la résine et l'écorce, on devenait assez doués pour retourner les rondins au moment où on les présentait entre les piquets, deviner à quel endroit ils s'encastrent le mieux.

— C'est du 100 % naturel, a-t-il dit. Il y en a pas deux pareils.

On s'est activés jusqu'au déjeuner. On était presque arrivés à la moitié. On a jeté nos manteaux et nos sabots, enlevé dans la buanderie le plus gros des saletés qu'on avait sur nous et on est entrés dans la cuisine retrouver ma mère.

— Et maintenant, on a envie de se mettre quelque chose dans le ventre, a déclaré mon père.

— Non, mais...

Ma mère a pointé le sol du doigt. On avait mis des éclats de bois et de la sciure partout, mon père a essayé de faire le malin en disant :

— C'est comme ça, quand on monte une palissade.

Ma mère a marmonné un truc inaudible et elle est sortie de la cuisine, mon père lui a crié :

— Pas de ça, hein ? Pas de ça aujourd'hui, d'accord ?

Elle ne lui a pas dit un mot et elle est partie dans la chambre, il essayait de faire comme si de rien n'était, il a attrapé à manger dans le frigo, j'ai sorti deux assiettes et tenté un commentaire à propos des rondins.

— Pourvu qu'il y en ait assez.

Sans daigner me répondre, il a sorti le pain de seigle tranché de son sachet et s'est mis à tartiner comme un fou, il préparait tartine sur tartine, j'ai ajouté deux ou trois garnitures pour compléter, il en avait déjà préparé beaucoup trop mais il a continué.

— Si ça se trouve, on va réussir à terminer aujourd'hui, j'ai dit.

Alors il a posé violemment le couteau sur la table et quitté la cuisine, je l'ai entendu ouvrir la porte de leur chambre puis la claquer, je l'ai entendu hurler une de ses phrases habituelles, je l'ai entendue quand elle est tombée, je l'ai entendue quand elle s'est mise à pleurer. Puis le silence est retombé et mon père a reparu dans la cuisine, parfaitement calme.

— Tu veux de la betterave sur ta tartine au pâté de foie ? J'ai hoché la tête.

— Moi aussi j'en prends.

Il a reniflé, on a disposé les tartines sur des assiettes et il a constaté qu'il en avait clairement préparé trop, je n'entendais plus aucun bruit en provenance de la chambre. On a mangé sans trop se parler, de temps en temps, il jetait un coup d'œil au journal tout en mastiquant. J'entendais ses mâchoires travailler, ses dents s'entrechoquer.

Puis il a tapé sur la table du plat de la main et il s'est levé, je l'ai suivi dans le couloir, on est passés devant la chambre, il n'y avait pas un bruit, on a enfilé nos manteaux, mis nos sabots et on est retournés s'attaquer à la palissade.

— Et là, ça va pas chômer, a-t-il dit.

C'était reparti. On a cloué des dizaines de pointes. Bang, bang, bang, on n'a fait qu'une seule pause pendant laquelle j'ai bu un peu d'eau et lui fumé une cigarette en contemplant les rondins qu'on avait montés. À un signe de tête de sa part, on s'est remis au boulot, ça commençait vraiment à ressembler à quelque chose, on allait réussir à terminer, il y avait assez de rondins, mon bras me faisait mal mais j'avais pris le coup avec le marteau, je laissais la gravité travailler comme il m'avait montré et à plusieurs reprises, j'ai réussi à enfoncer mes pointes en trois gestes, pas plus.

On était déjà bien avancés dans la dernière travée lorsque la nuit est tombée. Je distinguais à peine ce qu'il

y avait de l'autre côté du rondin du haut, mon père était parti chercher le dernier bois dont on aurait besoin, moi je regardais fixement à l'intérieur de la maison et c'est là que j'ai découvert la silhouette dans la chambre : elle était là, debout, elle n'avait même pas allumé la lumière, elle nous observait juste, et je me suis demandé depuis combien de temps. Je ne sais pas si elle pouvait me voir mais j'avais l'impression que oui, j'avais l'impression qu'on se regardait tous les deux sans pouvoir se détacher.

Puis il est revenu et il a soulevé un dernier rondin, il en a cloué une extrémité de manière à ce qu'elle soit alignée avec la précédente pendant que moi je le soutenais. On avait terminé. Je la voyais encore devant moi, la silhouette.

— Hé ! Te voilà cloîtré dehors, ma parole, a dit mon père en rigolant.

Je m'étais en effet retrouvé derrière la palissade. On est restés chacun d'un côté sans rien dire, je devinais du mouvement entre les fins interstices qui séparaient les rondins, il faisait les cent pas.

— Alors, tu viens ? a-t-il demandé en posant la main sur le sommet de la palissade, ce qui signifiait sûrement que je devais l'escalader plutôt que de faire tout le tour.

Il a répété :

— Tu viens ?

Je me suis retourné et j'ai inspecté les champs en direction de cette bordure verte, vers la lisière de la forêt, on pouvait voir jusqu'à l'autoroute, les phares des voitures, de petites lumières se mouvant lentement dans l'obscurité, des gens qui se rendaient ailleurs.